

En route pour le Massachusetts

Jane Bowles

Volume 30, Number 4 (178), August 1988

Jane Bowles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31615ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bowles, J. (1988). En route pour le Massachusetts. *Liberté*, 30(4), 6–19.

JANE BOWLES

EN ROUTE POUR LE MASSACHUSETTS

Bozoe essuya quelques larmes de son poing fermé.

— Voyons, Bozoe, dit Janet, tu ne t'en vas pas au pôle Nord.

Bozoe tira sur la fourrure laineuse et en arracha quelques brins.

— Laisse ton manteau tranquille, dit Janet.

— Je ne me rappelle plus pourquoi je m'en vais au Massachusetts, gémit Bozoe. Je savais que ça se passerait comme ça au terminus.

— Si tu ne veux pas aller au Massachusetts, dit Janet, reviens à l'appartement. En route, on s'arrêtera chez Fanny. Je veux acheter ces grands verres à gros motifs en relief. J'en veux des bruns.

Bozoe se mit à pleurer pour de bon, ce qui plongea Janet dans le plus grand embarras. En tant que propriétaire et patronne d'un garage, elle se considérait comme une personnalité en vue, non seulement à East Clinton, mais aussi dans les comtés environnants. Elle pensait: «Nous avons l'air de deux Italiennes qui se disent au revoir. Tout le monde va croire que nous sommes italiennes.» Elle n'éprouvait pour Bozoe aucune compassion sincère. Elle avait le sens des responsabilités exagérément développé, mais pas la moindre trace de vraie tendresse.

— Il n'y a pas de raison que tu pleures pour un service de verres à whisky, dit Janet. Je t'ai dit il y a dix jours que j'allais les acheter.

«Les passagers pour l'autobus numéro vingt-sept, direction nord...»

— Je ne pleure pas pour des verres à whisky, articula Bozoe à grand-peine. Je pleure en pensant au Massachusetts. Je n'arrive pas à me rappeler pourquoi.

«Rockport, Rayville, Muriel...»

— Pourquoi n'écoutes-tu pas le haut-parleur, Bozoe? Il te donne des renseignements. Si tu faisais attention à ce qui se passe autour de toi, tu t'en trouverais beaucoup mieux. Tes affaires personnelles te préoccupent trop. Essaie un peu plus de faire partie du monde.

... La vérité, c'est que je ne suis qu'à vingt-cinq milles de l'appartement, comme tu l'as sans doute deviné. À vrai dire, tu n'as pas pu ne pas le deviner, puisque tu connais très bien Larry's Bar and Grill. Je n'ai pas pu aller jusqu'au Massachusetts. J'ai pleuré tout le long du chemin jusqu'à Muriel, et c'est comme si quelqu'un d'autre était descendu de l'autobus. Quelqu'un de désespérément pressé d'arriver à l'arrêt suivant. J'étais mortellement terrorisée à l'idée que l'autobus ne s'arrêterait pas à Muriel, qu'il continuerait vers une destination éloignée où je ne reconnaîtrais aucun visage familier. Ma terreur était si grande que je me suis arrêtée pour de bon de pleurer. Je me suis retenue de pleurer tout le temps. Ça, c'est un mensonge; pas un vrai, parce que je ne mens jamais, tu le sais. Petite consolation pour nous deux, n'est-ce pas? Je suis sûre que tu aimerais mieux que je mente, plutôt que de m'acharner à t'expliquer jour et nuit mon dilemme. Je suis convaincue que tu préférerais que je mente. Ça te laisserait plus de temps pour le garage.

— Alors? demanda Sis McEvoy, un soupçon de méchanceté dans la voix.

Janet ne distingua là aucune malveillance particulière, car Sis McEvoy avait l'habitude de parler sec, et comme elle, n'éprouvait que peu de compassion pour autrui. À coup sûr,

Sis McEvoy était mauvaise, et Janet était résolue à la sauver. Elle allait la sauver sans bruit. Sis ne soupçonnerait rien de son projet. Janet agissait toujours en secret; à vrai dire, la discrétion était le fond même de son tempérament; elle en tirait son plaisir et le sentiment de son importance sociale.

— À quoi rime tout ça? demanda Sis d'une voix irritée. Pourquoi n'élève-t-elle pas des enfants ou ne va-t-elle pas chez un psychologue ou un psychanalyste ou n'importe quoi? Moi, j'ai les ovaires mal fichus, sinon j'élèverais des enfants. C'est ça que Dieu veut, pas vrai? Peu importe les vaisseaux spatiaux. Alors, qu'est-ce qui ne va pas? Ses ovaires et tout le bazar, ça marche?

Janet eut un sourire mystérieux.

— Bozoe n'a jamais voulu d'enfant, dit-elle. Elle m'a dit qu'elle avait trop peur.

— Vous ne méprisez pas les lâches? demanda Sis. Bon sang, moi, ils m'écœurent.

Janet fronça les sourcils.

— Bozoe dit elle aussi qu'elle méprise les lâches. Elle s'en fait un tel souci qu'elle s'en rend malade. Pour elle, tout ça, c'est lié au Ciel et à l'Enfer. Elle pense tellement au Ciel et à l'Enfer qu'elle en perd toute utilité. Ça fait des années que je lui dis de s'occuper. Je lui dis que Dieu l'aimerait davantage si elle s'occupait. Mais elle dit que ça laisse Dieu indifférent. C'est une espèce de claque qu'elle m'envoie, j'imagine. À moi et au garage. Elle me l'envoie à cause du garage. Je m'en fiche, mais ça me fâche un peu qu'elle essaie de me convaincre que le garage ne m'intéresserait pas si elle n'était pas là à me parler jour et nuit de ses problèmes. Comme si c'était uniquement par dépit que le garage m'intéressait! Je suis une femme normale, et mon travail m'intéresse; c'est le cas pour toutes les femmes de nos jours. Je suis un peu mieux bâtie que la plupart, pas capricieuse ni féminine. Parce que mon idéal, c'était mon père, et que ma mère était alcoolique. Je suis costarde, je n'aime pas les jolies robes, c'est mon travail qui m'intéresse. Mon travail, c'est comme Dieu pour moi. Je ne veux pas dire que je le mets au-dessus de Lui, mais juste après. J'ai l'impres-

sion qu'il approuve le fait que je travaille. Qu'il approuve que je travaille dans un garage. C'est peut-être effronté de ma part, mais je n'y peux rien. Je me suis fait un nom au garage et je suis respectable. Je suis normale.

Elle s'arrêta un moment pour remplir les deux verres à whisky.

— Aimez-vous mes verres à whisky?

Elle était plus vive et plus loquace qu'à l'ordinaire.

— D'habitude je n'ai guère le temps d'acheter des affaires. Mais il le fallait, évidemment. Bozoe n'a jamais rien acheté de sa vie. Elle est ce qu'on pourrait appeler un poids mort. Et puis, elle grossit tout le temps.

— Ils sont vraiment bien, ces verres, dit Sis McEvoy. On peut y mettre beaucoup de whisky.

Janet rougit légèrement du compliment. Elle attribuait son excitation inhabituelle au fait qu'elle était débarrassée de Bozoe Flanner.

— Bozoe était très mince quand je l'ai rencontrée, dit-elle à Sis. Et rien ne laissait prévoir qu'elle allait passer les nuits et les jours à s'inventer des problèmes, à s'inquiéter de Dieu et à me poser des questions. Il n'y avait rien de tel au début. Elle me paraissait débonnaire, dans l'ensemble; elle avait le regard doux comme une biche ou un veau. Peut-être que ses problèmes existaient déjà, et qu'elle avait en tête de me les balancer plus tard. Je ne sais pas. Je n'aurais jamais cru qu'elle allait s'empêtrer dans un tel sac de nœuds, ni qu'elle deviendrait si grosse. Évidemment, si elle était en même temps volumineuse et heureuse, ce serait mieux.

— Je n'ai que la peau et les os, dit Sis McEvoy, comme si elle n'avait pas entendu le reste de la conversation. Toute la famille est maigre, et tous jusqu'au dernier, nous avons un satané caractère de chien légué par les deux côtés. Mon père et ma mère avaient un caractère de chien.

— Ça m'est égal que vous fassiez une crise dans mon appartement, dit Janet. Allez-y. Je crois aux gens qui s'expriment. Si vous avez hérité d'un mauvais caractère, vous n'y pouvez pas grand-chose, à part l'exprimer. Je crois qu'il vaut

beaucoup mieux pour vous que vous cassiez cette citrouille en faïence, par exemple, plutôt que de vous retenir et de manquer de naturel. Je pourrais toujours acheter une autre citrouille, et vous vous sentiriez soulagée. Du moins, il me semble. En réalité, je ne connais pas grand-chose aux gens. Je ne me suis jamais frottée aux gens. Ça n'a jamais été mon fort. Mais, à coup sûr, si vous avez hérité du mauvais caractère de vos parents, il me semble que vous devriez l'exprimer. Ça n'est pas votre faute, après tout?

Janet paraissait décidée à montrer de l'admiration pour Sis McEvoy.

— Je m'amuse bien, enchaîna-t-elle de façon inattendue. Il y a longtemps que je ne n'ai pas eu de bon temps. J'ai été trop occupée à monter le garage. Et puis il y a les problèmes de Bozoe. Je m'en suis tenue au train-train habituel. Le dimanche en fin de matinée, petit déjeuner avec confiture maison et croissants. Elle peut en manger six, toujours avec la même expression solennelle. Moi, je suis baraquée, mais je ne suis pas une grosse mangeuse. Nous avons la télévision et un tourne-disques. Mais rien ne peut lui détourner l'esprit d'elle-même. Ça ne sert à rien que je fasse entrer d'autres machines. J'ai les moyens, je veux bien faire, mais ça ne sert absolument à rien.

— Vous avez l'air bien équipée, dit Sis McEvoy en plissant les yeux. À votre santé!

Elle trinqua et vida son verre. Janet le remplit aussitôt.

— Je m'amuse comme une baleine, dit-elle. Vous aussi, j'espère. Bien sûr, je ne veux pas fourrer mon nez dans vos affaires. Quand je passais des heures plongée dans mes livres de comptabilité, Bozoe s'est toujours imaginé que je le faisais exprès pour l'éviter. Qu'en pensez-vous, Sis McEvoy?

Elle avait posé la question sur un ton presque enjoué, qui frisait une coquetterie inexprimée jusque-là.

— Les discussions entre femmes ne m'intéressent pas, rétorqua Sis immédiatement. Ce qui m'intéresse, c'est les discussions avec les hommes. Qu'est-ce qui compte, à part ça? Le reste n'est qu'un charivari de basse-cour.

— Oh, je suis d'accord! dit Janet, apparemment réjouie par cette affirmation qui pouvait lui fournir le stimulant qu'elle recherchait. Je suis d'accord à mille pour cent. Souvenez-vous que je passe plus de temps dans le garage avec les hommes que je n'en passe avec Bozoe Flanner.

— À vrai dire, je ne vis pas avec mon mari à cause de mon caractère, poursuivit Sis. Je n'aime pas les relations qui durent longtemps. Ça me donne le cafard. Je ne veux pas que quelqu'un s'installe dans ma vie pour longtemps. Ça me donne la chair de poule. Les hommes sont fous de moi. J'aime les cocktails et les galanteries. Et puis au bout d'un moment, ça me donne la nausée.

— Vous êtes une femme très intéressante, lança Janet Murphy, envoyant toute prudence par-dessus bord et y trouvant plaisir.

— Je sais bien que je suis intéressante, dit Sis, mais je ne suis pas aussi sûre que la vie soit intéressante.

— Est-ce que l'argent vous intéresse? lui demanda Janet. Je ne veux pas dire l'argent simplement pour l'argent, mais pour acheter des choses.

Sis ne répondit pas et Janet craignit d'avoir été impolie.

— Je n'ai pas voulu vous vexer, dit-elle. Après tout, il est question d'argent dans la vie de tout le monde. Même les duchesses doivent parler argent. Mais je ne le ferai plus. Allons, serrons-nous la main.

Elle tendit la main à Sis McEvoy, mais celle-ci refusa la poigne chaleureuse de Janet et laissa la main en suspens, ridicule.

— Je suis vraiment désolée, continua-t-elle, si vous pensez que j'ai essayé de vous viser personnellement et de vous faire un affront. Bien sincèrement, ce n'était pas mon intention. En réalité, j'ai été tellement occupée à faire la réputation du garage que je me conduis comme une sauvage. Je ne parlerai plus jamais d'argent.

Au fond de son cœur, elle sentait que, d'une certaine façon, Sis était contente que le sujet ait été mis sur le tapis, mais qu'elle n'était pas encore prête à l'admettre. Le travail

routinier de Sis dans cet établissement où l'on servait le thé et des boissons gazeuses, et où elles s'étaient rencontrées, pouvait difficilement lui procurer un sentiment de sécurité.

«Bozoe n'a jamais recours aux ruses féminines, se dit-elle, et après tout, après avoir lutté presque dix ans pour monter une affaire qui marche et qui sort de l'ordinaire, j'ai droit à quelques compensations. Je me suis encroûtée avec Bozoe, et cette Sis va me permettre de m'en sortir. (Voilà qu'elle était vraiment furieuse contre Bozoe). J'ai droit à un peu de plaisir. Les hommes qui travaillent pour moi prennent plus de bon temps que moi.»

— Je vous suis reconnaissante, Sis, dit-elle sans expliquer sa remarque. Vous m'avez rendu service. Puis-je vous dire sans vous offenser que j'admire votre franchise?

Sis McEvoy commençait à se demander si Janet était une autre cinglée, dans le genre de Bozoe Flanner. Elle s'en inquiétait un peu, mais elle était trop saoule à présent pour avoir les idées claires. Elle était sensible aux compliments, bien qu'ils la dérangent, venant d'une femme. Elle était très fière de n'avoir jamais été dépravée ou anormale, et satisfaite d'être simplement mauvaise et hargneuse, au point qu'elle n'avait jamais pu rester avec aucun homme au delà des trois mois qu'elle avait passés avec son mari.

— Je vais vous lire la suite de la lettre de Bozoe, suggéra Janet.

— J'ai hâte, dit Sis, j'ai hâte d'entendre fonctionner en direct l'esprit d'une toquée. Sa lettre est si joyeuse, si édifiante. Et si constructive. Allez-y. Mais remplissez d'abord mon verre pour que je puisse me concentrer. Je ne souffrirais pas d'en manquer un mot. Ça me tuerait.

Janet se rendait compte qu'il était indélicat de sa part de lire la lettre de son amie à quelqu'un qui manifestait pour cette lettre un mépris si évident. Mais ce n'était pas la loyauté qui l'animait. Elle n'avait qu'une envie: montrer à Sis à quel point sa vie à elle avait été dure. Par ce moyen, elle espérait renforcer les liens entre elles deux.

— Eh bien, voici, dit-elle. Arrêtez-moi quand vous ne pourrez plus le supporter.

Je sais que tu t'attendais à ce que je revienne. Tu ne croyais pas que j'aurais le courage d'aller au bout de mon projet. Je compte toujours le mener à bien. Mais pas encore. Plus que jamais, j'ai la conviction que mon salut réside dans la solitude, et un retour au garage avant même d'être arrivée au Massachusetts serait une défaite importante pour moi, comme tu dois t'en rendre compte, j'en suis sûre, mais si tu prétends ne pas savoir de quoi je parle la plupart du temps. Je suis persuadée que tu sais très bien de quoi je parle, et si tu prétends ignorer mon dilemme pour augmenter ton efficacité au garage, tu cours à l'échec. Je ne peux pas te sauver à proprement parler, mais je peux te faire de petites remarques constamment. Je fais allusion à ton âme, naturellement, et non à un quelconque succès que tu as eu, ou à ta détermination. De toute façon, il m'est venu à l'esprit dans l'autobus que ce n'était pas le moment de te quitter, et bien que le fait de partir pour le Massachusetts ait requis plus de courage et de force que je ne semblais pouvoir en rassembler, j'ai été en même temps très égoïste de partir. Égoïste parce que j'avais en vue mon salut et non le tien. Je suis contente d'en avoir pris conscience. C'est pourquoi j'ai arrêté de pleurer et je suis descendue de l'autobus. Naturellement, tu ne serais pas d'accord, ne serait-ce que parce que j'avais payé mon billet et que maintenant il est perdu. C'est le genre de pensées que tu aimes que j'aie, n'est-ce pas? Tu as ainsi l'impression que je suis plus humaine. Je n'ai jamais admiré le fait d'être humaine, je dois l'avouer. Je veux être comme Dieu. Mais je n'ai pas encore commencé. Je dois d'abord me rendre au Massachusetts et être seule. Mais je suis descendue de l'autobus. Et j'ai gaspillé mon billet. J'imagine que tu vas monter cela en épingle, plus que tout le reste. Mais je veux que tu comprennes que ce n'est pas seulement la lâcheté qui m'a empêchée d'aller au Massachusetts. Je ne peux pas te laisser t'enfoncer dans le borborygme de satisfaction et de bonheur où mène l'ambition des affaires. Il est de mon

devoir de t'en empêcher autant que je m'en garde moi-même. Il n'est pas juste que je m'en aille avant que tu comprennes tout à fait mon point de vue sur Dieu et sur mon destin. Il est évident que nous avons été amenées à nous rencontrer pour une certaine raison, même si cette raison doit disparaître quand nous serons à nouveau séparées. Mais pas avant que l'heure ait sonné. Naturellement, les psychiatres s'empresseraient d'affirmer que j'ai agi sous le coup d'une pulsion. Je suis violemment contre la psychiatrie et, en fait, contre le bonheur. Bien sûr que je l'adore, je veux dire le bonheur. Naturellement tu ne voudras pas le croire. Bien entendu que je t'aime, ma chérie, et j'ai peur que si tu ne commences pas à souffrir bientôt, la vengeance de Dieu soit terrible. Il vaut mieux que tu te sacrifies. Ne fais pas de la sécurité financière ou sociale ton but ultime. Ni de la renommée de ton garage. La renommée n'est pas digne de toi; c'est-à-dire le désir de la renommée. Janet, ma chérie, je ne m'attends pas à ce que tu sois sombre ou fanatique comme moi. Je ne crois pas que Dieu ait prévu pour toi un destin aussi éprouvant que pour moi. Ne vois pas là une insulte. Je crois que tu devrais plutôt remercier ton étoile. J'aimerais franchement accomplir moi-même d'humbles corvées quotidiennes, écouter un concert le soir ou regarder la télévision ou jouer aux cartes. Mais je n'arrive pas à trouver la paix et je ne crois pas que tu le doives non plus. Du moins pas avant d'avoir tout à fait compris mon dilemme sur terre. Cela signifie que dorénavant tu ne dois plus faire la sourde oreille et prétendre que le souci que te donne le garage est, dans un sens, une préoccupation plus sainte que d'essayer de comprendre et de prendre pleinement conscience de l'importance et de la signification de mon dilemme. Je crois d'ailleurs que tu en saisis plus que tu ne veux l'admettre. Il y a dans ton caractère une pointe d'obstination qui agit contre toi et dont tu n'as fort probablement pas conscience. Un entêtement à être superficielle plutôt que profonde. Je le

répète: je ne m'attends pas à ce que tu sois aussi profonde que moi. Mais vouloir absolument exploiter le côté le plus creux de son tempérament par entêtement, et simplement parce qu'il est plus agréable d'être superficielle, est assurément un péché. Sis McEvoy t'entraînera sur la pente superficielle de ton caractère, soit dit en passant. Comme sur un toboggan.

Janet s'arrêta brusquement, atterrée d'avoir lu cette dernière phrase tout haut. Elle ne s'attendait pas du tout à ce que Bozoe mentionne Sis.

— Zut! lâcha-t-elle. Sapristi! Elle mélange tout complètement. Je suis terriblement désolée.

Sis McEvoy se leva et se dirigea d'un pas mal assuré vers le téléviseur, répandant au passage du whisky sur le tapis. Elle fit face à Janet, une lueur féroce dans les yeux.

— Personne au monde ne me parlera de cette façon. Personne. Jamais!

Elle était penchée vers le téléviseur et s'y appuyait des deux mains pour garder son équilibre.

— Plutôt continuer à préparer des sandwiches à deux étages toute ma vie. Il y a cinq étages jusqu'en haut du bâtiment où j'habite. C'est le bâtiment d'une compagnie d'assurances, d'assurances-vie, et je suis la seule femme à y habiter. Des hommes de mes amis viennent me voir quand ils veulent. Je n'ai même pas à m'inquiéter. Je suis mal fichue, alors je n'ai pas à me préoccuper d'avortements ni d'autres salades du genre. Au diable la télévision de toute façon!

«Elle aime ce téléviseur», se dit Janet. Cette pensée la rassura.

— Bozoe et moi n'avons pas du tout les mêmes opinions, dit-elle. Nous ne sommes d'accord sur rien.

— Et après? Vous vivez dans le même appartement, non? Ça fait dix ans que vous vivez dans le même appartement. Pas besoin d'en savoir plus, non?

Elle frappa du poing sur le placage de bois du téléviseur.

— C'est à qui, d'abord?

Elle devenait de plus en plus agressive.

— C'est à moi, répondit Janet. C'est mon téléviseur.

Elle parla fort pour que Sis n'ait aucun doute sur ses paroles.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre? cria Sis. J'habite en haut du bâtiment d'une compagnie d'assurances-vie et je travaille dans un casse-croûte-limonade. Allons, lisez-moi la fin de cette lettre.

— Vous ne voulez tout de même pas continuer à écouter les folies de Bozoe, dit Janet d'un ton doucereux. Elle est en train de nous gâcher notre soirée. Il n'y a pas de raison que nous endurions tout ça. Pas vrai? Et si je nous préparais quelque chose à manger? Mais pas de sandwich. Vous devez en avoir assez des sandwiches.

— Ce que je mange ne regarde que moi, répliqua Sis.

— Bien entendu, dit Janet. Je pensais que vous aimeriez peut-être quelque chose de chaud, comme des œufs au bacon. Des œufs avec du bon bacon croustillant.

Elle espérait la convaincre pour lui faire oublier la lettre.

— Je n'aime pas la nourriture, dit Sis, même pas la nourriture de millionnaires, alors laissez tomber.

— Je ne suis pas une grosse mangeuse, moi non plus.

Il fallait retarder la lecture de la lettre de Bozoe jusqu'à ce que Sis l'ait oubliée.

— Mon travail au garage m'oblige à prendre de quoi me soutenir, bien entendu. Mais maintenant, il s'agit plus de travail intellectuel que d'effort physique. Ça fatigue le cerveau de diriger une entreprise.

Sis regarda Janet et dit:

— Votre cerveau ne m'impressionne pas. Ni ce garage. J'aime les hommes dont on parle dans les journaux. Les champions. Comme les champions de boxe. J'ai connu des tas de champions. Je leur plais. Les champions tombent à mes pieds, mais je ne voudrais jamais qu'il y en ait un qui découvre que je connais quelqu'un comme votre Bozoe. Ils perdraient toute considération pour moi.

— Je n'irais pas non plus présenter Bozoe à un boxeur, ni à personne qui s'intéresse aux sports. Je sais qu'ils s'ennuieraient. Ça, c'est sûr.

Elle attendit.

— Vous êtes très bien. Très intelligente. Vous *connaissez* les gens. Ça, c'est un avantage.

— Restez donc avec Bozoe et avec son téléviseur, grogna Sis.

— Ce n'est pas son téléviseur. C'est le mien, Sis. Pourquoi vous ne vous asseyez pas? Asseyez-vous là, sur le divan.

— L'appartement est à vous deux, le téléviseur aussi. Je sais quel genre de couple vous formez. Le monde entier est au courant. Je pourrais vous faire mettre en prison si je voulais. Je pourrais vous faire mettre en prison toutes les deux, vous et Bozoe.

Malgré ces paroles, elle se dirigea vers le divan en trébuchant et s'assit.

— Du whisky, réclama-t-elle. Tout le monde aime les ivrognes mais méprise les pervers. Les athlètes et les boxeurs boivent quand ils ne s'entraînent pas. Tout le temps.

Janet s'avança vers elle et lui servit un verre de whisky avec très peu de glace. «Espérons qu'elle va tomber ivre morte», se dit-elle. Elle voyait mal Sis monter les escaliers jusqu'à sa chambre en haut du bâtiment de la compagnie d'assurances, et de toute façon elle ne voulait pas qu'elle s'en aille. «Quel soulagement avec elle, comparée à Bozoe, pensa-t-elle. Vivante et pleine de combativité. Elle est bien plus de mon genre, plus réaliste.» Elle estima qu'il ne serait pas avisé de s'approcher de Sis; elle s'efforça de lui servir rapidement un autre verre et de retourner à sa place. Elle aurait préféré s'asseoir à côté de Sis, malgré son allusion à la prison, mais elle n'avait pas envie de recevoir un coup de poing ou une gifle en pleine figure. «Tout ça, c'est la faute à Bozoe, se dit-elle. Voilà ce qu'elle récolte à se prendre pour Dieu. Ses saintes paroles peuvent empoisonner une pièce paisible et agréable à vingt-cinq milles de distance.»

— J'aime mon pays, lança Sis sans raison apparente. Je l'aime à mort!

— Mais bien sûr, chérie, dit Janet. Je serais capable de tuer Bozoe pour vous avoir mise sens dessus dessous avec son discours loufoque. Vous étiez si paisible avant qu'elle s'en mêle.

— Lisez cette lettre, dit Sister. Un moment après, elle répéta, comme de loin:

— Lisez la lettre.

Janet était perplexe. Il était évident que ce n'était pas de la nourriture qui allait faire changer Sis d'idée; et d'ailleurs il ne lui restait rien à offrir, sauf des croquettes de morue Gorton, et elle n'osait pas les lui proposer. «Quelle crise ça déclencherait, se dit-elle. Et si je suggère qu'on allume la télévision, elle va sauter au plafond. S'abstenir de télévision et de croquettes de poisson jusqu'à ce qu'elle soit revenue à son état normal. Travailler dans un casse-croûte, ce n'est pas rien!»

Elle ne pouvait rien faire d'autre que ce que Sis lui avait demandé, en espérant qu'elle s'endormirait pendant la lecture de la lettre.

— De toute façon, que le diable emporte Bozoe! grommela-t-elle.

— Ne faites pas de cinéma, dit Sis, tout à fait lucide. Je déteste les menteurs et je détecte toujours les mises en scène. Pas besoin d'aller à l'université pour ça. L'université, ça ne m'impressionne pas.

— Je n'y suis pas allée, enchaîna Janet, qui espérait orienter Sis vers une nouvelle discussion. Je suis allée à l'école commerciale.

— Fermez-la! Que le diable vous emporte! Personne n'a jamais essayé de faire de l'école commerciale un sujet de conversation intéressant, sauf vous. Personne! Vous êtes cinglée. Lisez la lettre.

— Attendez une seconde, dit Janet, sachant qu'elle ne pourrait pas se dérober. Que je mette mes lunettes et que je m'installe. À force de faire de la comptabilité au garage d'un bout de l'année à l'autre, je me suis usé les yeux. Ma vue était excellente autrefois.

Elle avait ajouté cette dernière remarque d'une voix faible, sans espoir d'éveiller la compassion ou l'intérêt.

Sis ne daigna pas répondre.

— Eh bien, voici la suite, commença-t-elle à regret. La voici dans toute sa splendeur.

Elle se versa un whisky sec pour se donner du courage.

Comme je viens juste de te l'écrire, si je ne me trompe, je suis descendue au bar et remontée avec un verre. (Encore une défaite pour moi, une défaite qui se répète chaque jour, évidemment, et je suppose que je ne devrais pas m'y attarder dans cette lettre.) De toute façon, je ne pourrais certainement pas me passer d'un verre, après la tension que j'ai subie en montant effectivement dans l'autobus, même si j'en suis bel et bien descendue, n'ayant pas le courage de m'y cramponner jusqu'à destination. Malgré tout, n'oublie pas la deuxième raison qui m'a obligée à descendre un peu avant. Je te prie de relire attentivement, afin de ne pas éprouver que du mépris pour moi. Le passage qui parle de ma responsabilité envers toi. Ma chambre au-dessus de Larry's Bar and Grill est morne. Il y en a plusieurs à l'étage. C'est la sœur de Larry qui les loue. Tu te souviens, nous l'avons rencontrée l'année dernière lorsque nous nous sommes arrêtées ici prendre un repas. C'était le jour où nous avons emmené promener Stretch en auto et où nous l'avons fait sortir pour qu'il aille courir dans les bois, tu sais ce petit bois clairsemé que tu as trouvé juste au coucher du soleil, et tu n'arrêtais pas de ramasser des branches toutes collées de terre et de feuilles mouillées...